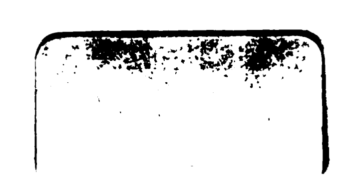

HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE
RI
TAS
SIGILLVM ACADEMIAE
CHRISTO ET ECCLESIAE



GEORGES DANDIN.

#531

GEORGES DANDIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES DE MOLIÈRE,

MISE EN VERS

PAR

C.-L.-B. ESNAULT,

ANCIEN CAPITAINE DE MINEURS.

ARRAS,
IMPRIMERIE D'AUG. TIERNY,
RUE ERNESTALE, 292.

1853.

Personnages.

GEORGES DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de Georges Dandin et fille de M. de Sotenville.

M. DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.

M.me DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan servant Clitandre.

COLIN, valet de Georges Dandin.

La scène est devant la maison de Georges Dandin, à la campagne.

GEORGES DANDIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE 1.re

GEORGES DANDIN.

Ah! qu'une femme noble est une étrange chose!
Qu'un simple paysan, comme moi, qui s'expose
A sortir de la classe où le ciel l'a placé,
Se prépare de maux et qu'il est peu sensé!
Je suis pour mes pareils une leçon parlante;
La noblesse est sans doute une chose excellente:
Je ne disconviens pas qu'on doit la respecter;
Mais qu'on s'en trouve mal quand on s'y veut frotter!
Que de chagrins, hélas! que d'ennuis, et qu'en somme,
Il en cuit de vouloir trancher du gentilhomme!
Oui, je vois à présent que nous sommes bien fous
De croire que les grands nous épousent pour nous.
C'est avec nos biens seuls que se fait l'alliance;
J'en fais, à mes dépens, la triste expérience.
Tout riche que je suis, le bon sens m'indiquait
Qu'une bonne fermière aurait été mon fait,
Qu'elle m'eût convenu mieux qu'une grande dame
Qui rougit de mon nom, et croit au fond de l'âme

Que je n'ai pas assez payé de tout mon bien
L'honneur qu'elle m'a fait d'unir son sort au mien.
Dandin, Georges Dandin, souffrez qu'on vous le dise :
Vous avez là commis une grande sottise.
Hélas! dans mon logis, je ne rentre aujourd'hui
Que pour y rencontrer mille sujets d'ennui.

SCÈNE II.

GEORGES DANDIN, LUBIN.

G. DANDIN *(à part.)*

Quel est ce drôle-là qui sort de ma demeure,
Et que, diantre, y vient-il chercher de si bonne heure?

LUBIN *(à part.)*

Cet homme me regarde.

G. DANDIN *(à part.)*

Il ne me connaît pas.

LUBIN *(à part.)*

Il se doute, je crois, d'où je viens de ce pas.

G. DANDIN *(à part.)*

Ouais! à saluer le pendard a grand'peine,
Et l'on dirait qu'ici ma présence le gêne.

LUBIN *(à part.)*

Dira-t-il qu'il m'a vu? ma foi! j'en ai bien peur.

G. DANDIN *(à part.)*

Parlons-lui le premier. (*Haut.*) Serviteur.

LUBIN.

Serviteur.

G. DANDIN.

L'ami, vous n'êtes pas de ce pays, je gage.

LUBIN.

Non; j'y suis venu voir la fête du village.

G. DANDIN.

Dites-moi, vous sortez de là dedans, je croi?

LUBIN.

Chut!

G. DANDIN.

Comment?

LUBIN.

Gardez-vous d'en rien dire.

G. DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Paix donc! encore un coup.

G. DANDIN.

Qu'est-ce?

LUBIN.

C'est une chose,
Sur laquelle je dois demeurer bouche close.

G. DANDIN.

Pour quel motif?

LUBIN.

Parce...

G. DANDIN.

Mais encor?

LUBIN.

Doucement,
On peut nous écouter.

G. DANDIN.

Point. Parlez hardiment.

LUBIN.

C'est qu'un certain galant me charge d'aller dire
A la dame du lieu, que pour elle il soupire,
Et désire avec elle avoir un entretien;
Mais n'en faut pas parler, au moins.

G. DANDIN.

Ne craignez rien.

LUBIN.

Je suis surtout chargé par celui qui m'envoie
De veiller à ce que personne ne me voie.
Ainsi donc, s'il vous plaît, n'allez pas me trahir,
Ni dire que de là vous m'avez vu sortir.

G. DANDIN.

Mon Dieu! n'ayez pas peur.

LUBIN.

Je veux mener l'affaire
Aussi secrètement qu'on m'a dit de le faire.

G. DANDIN.

C'est très-bien.

LUBIN.

Le mari qui, dit-on, est jaloux,
Et craint fort qu'à sa femme on fasse les yeux doux,
S'il savait tout ceci, ferait le diable à quatre,
Et vous comprenez bien qu'il en faudrait rabattre.

G. DANDIN.

C'est juste.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il se doute de rien.

G. DANDIN.

Non.

LUBIN.

On le veut tromper tout doux; vous voyez bien.

G. DANDIN.

Oh! très-bien.

LUBIN.

Le secret est ici nécessaire;
Si vous alliez parler, vous gâteriez l'affaire.
Vous comprenez?

G. DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Donc, motus sur tout ceci.

G. DANDIN.

Soyez tranquille. Mais, qui vous envoie ici?

LUBIN.

Le vicomte de chose... au diable la cervelle!
Ce maudit nom, jamais je ne me le rappelle.
C'est je crois, Cli... Clitandre; oui, oui, c'est bien cela.

G. DANDIN.

Ne demeure-t-il pas...?

LUBIN.

Près de ces arbres-là.

G. DANDIN *(à part,)*

Ah ! c'est donc pour cela que ce beau personnage
S'en est venu loger dans notre voisinage;
J'en avais bien déjà conçu quelque soupçon;
Sa présence en ces lieux n'annonçait rien de bon.

LUBIN.

Mordieu! c'est le chrétien le plus brave peut-être
Et le plus généreux que vous puissiez connaître;
Pour moi, je n'en ai vu jamais un plus humain.
Il m'a, le croiriez-vous, bouté là, dans la main,
Trois bonnes pièces d'or, pour aller chez la belle
Lui dire seulement qu'il est amoureux d'elle,
Et qu'il souhaite fort l'honneur d'un entretien.
Là, voyez le grand mal pour me payer si bien!
Moi qui, bon an, mal an, gagne, encore à grand'peine,
En travaillant bien fort, un écu par semaine.

G. DANDIN.

Et ce message-là, vous l'avez bien rempli?

LUBIN.

Ma fine! à parler vrai, ça n'a pas fait un pli.
J'ai trouvé là dedans une servante honnête
Qui de suite a compris ma petite requête,
Et m'a chez sa maîtresse aussitôt introduit.

G. DANDIN *(à part.)*

Ah! servante d'enfer! double serpent maudit!

LUBIN.

Tétigué! c'est plaisir que de voir cette fille.
C'est que, savez-vous bien, mordieu! qu'elle est gentille,
Et que, pour peu qu'elle eût pour moi quelque amitié,
Nous pourrions très-bien faire ensemble de moitié.

G. DANDIN.

Qu'a répondu la dame à ce monsieur?

LUBIN.

Morguienne!
Attendez donc un peu, faut que je m'en souvienne.
Elle est, m'a-t-elle dit, ravie au fond du cœur
De voir ce que pour elle il témoigne d'ardeur;
Mais comme, d'assez près, son mari la surveille,
Et qu'il est fort brutal, la femme lui conseille
D'avoir à cet égard l'œil et l'oreille au guet,
Et de s'ingénier pour la voir en secret.

G. DANDIN *(à part.)*

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Oh! oh! ce sera drôle.
Hein! comment trouvez-vous que j'ai joué mon rôle?
Ce que je vois de bon dans cette affaire-ci,
C'est que, sans qu'il s'en doute, on trompe le mari.
Tudieu! quel pied de nez avec sa jalousie!
N'est-ce pas?

G. DANDIN.

Oui, c'est vrai.

LUBIN,

Surtout, je vous en prie,
Pas d'indiscrétion.

G. DANDIN.

Je m'en garderai bien.

LUBIN.

Adieu! pour moi, je vais faire semblant de rien.
Je passe, voyez-vous, pour une fine mouche,
Et l'on ne dirait pas, tétigué! que j'y touche.

SCÈNE III.

G. DANDIN.

Eh bien! que dites-vous, Dandin, de la leçon?
Êtes-vous arrangé de la bonne façon?
Vous voyez de quel air vous traite votre femme,
Et le sort que plus tard vous réserve l'infâme.
Et vous ne pouvez rien contre de pareils coups,
La gentilhommerie est ici contre vous.
L'égalité de rang, en cette circonstance,
Vous laisserait le droit de venger votre offense,
Et vous auriez, du moins, la consolation
De vous faire justice à bons coups de bâton.
Mais, vous avez voulu tâter de la noblesse.
Et moi, j'ai pu céder à pareille faiblesse!
J'enrage, et, si vraiment je ne me retenais,
Je crois que de bon cœur je me souffleterais.
Comment! un damoiseau courtisera ma femme!
Je verrai l'impudente autoriser sa flamme,
Et je pourrai souffrir qu'ici, dans ma maison,
Sous mes yeux, à ma barbe!... Oh! j'en aurai raison,
Oui, morbleu! de ce pas allons trouver son père,
Sur tout ce qui se passe il faut que je l'éclaire,
Oui, je veux tout lui dire, et, s'il en est besoin,
De l'affront qu'on me fait, je le rendrai témoin.

SCÈNE IV.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE, G. DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Eh! vous me paraissez bien agité, mon gendre?

G. DANDIN.

On le serait à moins, et je dois vous apprendre...

M.me DE SOTENVILLE.

Saluez donc d'abord; mon Dieu! que vous avez
De peine à rendre aux gens ce que vous leur devez.

G. DANDIN.

Ma foi! croyez-vous donc qu'à si peu je m'arrête;
J'ai bien, ma belle mère, une autre affaire en tête,
Et...

M.me DE SOTENVILLE.

Comment! notre gendre, encor le même oubli!
Eh quoi! ne saurez-vous jamais être poli?
Du monde, tâchez donc de prendre les manières;
Les vôtres sont vraiment un peu trop familières;
Assez de fois, pourtant, je vous ai répété
Comment on doit parler aux gens de qualité.

G. DANDIN.

Comment?

M.me DE SOTENVILLE.

Vous vous servez d'un mot par trop vulgaire;
Appelez-moi Madame, et non ma belle-mère.

G. DANDIN.

Puisque vous m'appelez votre gendre, pourquoi
Ne vous dirais-je pas ma belle-mère, moi?

M.me DE SOTENVILLE.

Apprenez, qu'entre nous, malgré notre alliance,
Il existe toujours une grande distance;
Et qu'en parlant aux gens de ma condition,
Vous devez vous servir d'une autre expression.

M. DE SOTENVILLE.

Assez, m'amour!

M.me DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! Monsieur de Sotenville,
Sur ces choses, vraiment, vous êtes trop facile;
C'est ce qui fait qu'aussi jamais on ne vous rend
Ce qu'ont droit d'exiger les gens de votre rang.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! pardonnez-moi, je soutiens, au contraire,
Que l'on n'a sur ce point nul reproche à me faire,
Et je ne suis pas homme, on l'a vu maintes fois,
A démordre jamais d'un pouce de mes droits.
Mais ce petit avis, je crois, doit lui suffire;
Notre gendre, voyons, qu'avez-vous à nous dire?

G. DANDIN.

Puisque je dois parler catégoriquement,
Monsieur de Sotenville, apprenez...

M.me DE SOTENVILLE.

Doucement!

G. DANDIN.

Doucement! et pourquoi?

M.me DE SOTENVILLE.

Sachez donc, notre gendre,
Car, en tout, vous donnez sujet de vous reprendre,
Qu'on ne peut, sans manquer au respect qu'on lui doit,
Appeler par son nom quelqu'un plus haut que soi.
Dites Monsieur, tout court.

G. DANDIN.

Oh! rien de plus facile:
Monsieur tout court, et non Monsieur de Sotenville.
Sachez donc, s'il vous plaît, que ma femme...

M.me DE SOTENVILLE.

Tout doux!
N'appelez pas ainsi ma fille, entendez-vous?

G. DANDIN.

Madame, puisqu'il faut vous appeler Madame,
Ma femme, dites-moi, n'est-elle pas ma femme?

M.me DE SOTENVILLE.

On ne vous dit pas non, mais retenez ceci:
C'est qu'il ne vous sied pas de l'appeler ainsi,
Que cette expression ne serait convenable,
Et tout au plus encor, qu'avec votre semblable.

G. DANDIN *(à part.)*

Est-il possible, hélas! d'être plus empêtré?
Pauvre Georges Dandin! où me suis-je fourré?
(*Haut.*) Mon Dieu! pour un moment, tâchez donc, je vous [prie,
De mettre de côté la gentilhommerie.
Ce que vous dites-là, j'en conviens, est très-vrai;
Mais laissez-moi parler du mieux que je pourrai.
(*A part.*) A-t'on jamais plus loin poussé le ridicule?
(*Haut.*) Enfin, je vous dirai, sans autre préambule,
Que les choses sont loin d'aller comme il faudrait,
Et que de mon hymen je suis peu satisfait.

M. DE SOTENVILLE.

Le motif?

M.me DE SOTENVILLE.

Quoi! parler ainsi d'un mariage
Dont vous avez tiré le plus grand avantage!

G. DANDIN.

Et lequel? s'il vous plaît. L'aventure, je croi,
A certes profité bien plus à vous qu'à moi.
Sans vouloir revenir sur des choses passées,
Vos affaires étaient assez embarrassées;
Mon argent a, je crois, bouché d'assez bons trous.
Et moi, que m'a valu ce que j'ai fait pour vous?
L'honneur d'être aujourd'hui Monsieur de Dandinière,
Au lieu de m'appeler Dandin, comme mon père.

2

M. DE SOTENVILLE.

Comment! par là corbleu! vous pouvez oublier
Qu'à vous un Sotenville a daigné s'allier?

M.me DE SOTENVILLE.

Eh! quoi! n'est-ce donc rien à vos yeux, je vous prie,
Que la noble maison de La Prudoterie,
Où de tous tems, le ventre eut le droit d'anoblir?
Oui, grâces à l'honneur de nous appartenir,
La noblesse, chez vous, devient héréditaire,
Et vos enfans seront nobles comme leur mère.

G. DANDIN.

Ils seront nobles, bien; et votre serviteur
Sera lui... maugrebleu! J'enrage de bon cœur.

M. DE SOTENVILLE.

Eh! que voulez-vous dire? Expliquez-vous, mon gendre.

G. DANDIN.

Oh! ce que je veux dire est facile à comprendre:
Votre fille, envers moi, ne se conduit pas bien,
Ni comme doit le faire une femme de bien.

M.me DE SOTENVILLE.

Doucement, s'il vous plaît, apprenez que ma fille
Sort d'un sang où l'honneur est un bien de famille,
Qu'elle respecte trop le nom de ses aïeux
Pour faire au monde rien qui soit indigne d'eux.
Les La Prudoterie à la vertu fidèles,
Jusqu'ici, grâce à Dieu! n'ont point fait parler d'elles,
Et toute la province est là pour témoigner
Que l'on n'a jamais vu ma race forligner.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! jamais chez nous on n'a vu de coquettes;
Nos femmes ont toujours été sages, discrètes,
Et, depuis trois cents ans, on n'a point remarqué
Qu'aucune Sotenville à l'honneur ait manqué;
A leur cœur, en tout tems, la chasteté fut chère;

Cette vertu, d'ailleurs, leur est héréditaire,
Comme à nous la bravoure, et de notre maison,
Il n'est jamais sorti d'indigne rejeton.

M.me DE SOTENVILLE.

Chez nous une Isabeau, l'honneur de la province,
A, dit-on, refusé vingt mille écus d'un prince,
Qui ne lui demandait, pour unique faveur,
Qu'un moment d'entretien, en tout bien, tout honneur.

M. DE SOTENVILLE.

Et, de notre côté, l'on cite une Brigitte,
Qui d'un roi refusa d'être la favorite.

G. DANDIN.

Oh! ma foi! votre fille a bien dégénéré,
Monsieur, et vous pouvez tenir pour avéré
Qu'à dater du moment où je l'eus épousée,
Sa vertu s'est chez moi très-bien apprivoisée.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, expliquez-vous, nous ne sommes pas gens
A tolérer en elle aucuns mauvais penchans.

G. DANDIN.

Ce que je sais très-bien, c'est qu'elle s'humanise
Pour un certain seigneur qui de près la courtise;
Qu'à ma barbe, à mon nez, il en est amoureux,
Et que pour me tromper ils s'entendent tous deux.

M.me DE SOTENVILLE.

Serait-ce vrai?

G. DANDIN.

J'en ai la preuve la plus claire.

M.me DE SOTENVILLE.

Si j'en étais bien sûre, oui, moi, sa propre mère;
Moi-même, jour de Dieu! je n'hésiterais pas
A l'aller de mes mains étrangler de ce pas.

M. DE SOTENVILLE.

Et moi, l'épée en main, d'elle et de son complice
Je ferais sur-le-champ bonne et prompte justice.
On sait que je suis homme à serrer le bouton
A ceux qui me voudraient dire pis que mon nom.
Mais, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites;
L'affaire peut avoir de sérieuses suites;
Ainsi gardons-nous bien d'aller faire un faux pas,
Car les nobles sont gens qui ne plaisantent pas.

G. DANDIN.

Ce que je vous ai dit est la vérité pure.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, je vais au clair tirer cette aventure.
Vous, voyez votre fille, et tâchez de savoir
Le motif qui l'a fait manquer à son devoir.

M.me DE SOTENVILLE.

Se pourrait-il, mon fils?... Non, non, je ne puis croire
Que ma fille, à ce point, ait perdu la mémoire
Des leçons qu'en son cœur j'ai tâché d'inculquer,
Et que vous m'avez vue en tout tems pratiquer.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, à votre fille allez parler, vous dis-je,
De mon côté, je sais à quoi l'honneur m'oblige.
Tout cela va bientôt se trouver éclairci;
Mon gendre, suivez-moi, je ferai voir ici
De quel bois je me chauffe, et ce qu'il en résulte,
Quand aux gens de ma sorte on ose faire insulte.

G. DANDIN.

Le voici justement qui s'avance vers nous.

M. DE SOTENVILLE.

Laissez faire.

SCÈNE V.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, G. DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non, Monsieur, que je sache.

M. DE SOTENVILLE.

A la cour, à la ville,
On connaît le baron Gilles de Sotenville :
C'est moi-même, Monsieur.

CLITANDRE.

Monsieur, j'en suis ravi.

M. DE SOTENVILLE.

Quoique fort jeune encor, sous les murs de Nancy,
Je me suis distingué par maints traits de courage.

CLITANDRE.

Je le crois volontiers.

M. DE SOTENVILLE.

Mon père eut l'avantage
D'assister en personne au grand siége de Gand,
Et l'un de mes aïeux, messire Hugues Bertrand,
Était si bien en cour, qu'on lui permit sans peine
D'aliéner ses biens, de vendre son domaine,
Pour aller, outre mer, rejoindre les Croisés.

CLITANDRE.

C'est possible, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, ces faits posés;
Vous voulez, m'a-t-on dit, faire votre maîtresse
D'une jeune personne à qui je m'intéresse.

CLITANDRE.

Qui? moi? Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Oui, vous. Cette personne-là
Est ma fille, Monsieur, et l'homme que voilà,
A, ne l'oubliez pas, l'honneur d'être mon gendre.
J'espère donc, Monsieur, que vous m'allez apprendre
Si la chose est réelle, ou si c'est un faux bruit.

CLITANDRE.

Qui vous a dit cela?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un de bien instruit.

CLITANDRE.

Monsieur, ce quelqu'un-là n'est qu'un fourbe exécrable.
Moi chercher à séduire une personne aimable,
Qui surtout a l'honneur de vous appartenir!
Le trait serait trop lâche, il faut en convenir:
Soyez bien convaincu que j'en suis incapable,
Et vous respecte trop pour m'en rendre coupable.
Celui qui dit cela n'est qu'un sot, un faquin.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

G. DANDIN.

Eh bien!

CLITANDRE.

Un maraud, un coquin.

M. DE SOTENVILLE.

Voyons, répondez donc.

G. DANDIN.

Répondez, vous; que diantre!

CLITANDRE.

Et je lui donnerais de mon épée au ventre
Si je le connaissais; qu'il en soit convaincu.

M. DE SOTENVILLE.

Soutenez donc le fait.

G. DANDIN.

Il est tout soutenu;
J'ai dit la vérité.

CLITANDRE.

Serait-ce votre gendre
Qui vous...?

M. DE SOTENVILLE.

Oui c'est lui-même.

CLITANDRE

En ce cas, il doit rendre
Grâce à ce titre-là; lui seul, assurément,
Peut le mettre à l'abri de mon ressentiment.

SCÈNE VI.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, G. DANDIN, CLAUDINE.

M.me DE SOTENVILLE.

Ah! que la jalousie est chose singulière!
Qu'elle aveugle les gens d'une étrange manière!

J'ai voulu qu'avec moi ma fille vînt ici,
Pour que, devant témoin, le fait soit éclairci.

CLITANDRE.

Est-ce qu'à votre époux vous auriez dit, Madame,
Que je brûle pour vous d'une amoureuse flamme?

ANGÉLIQUE.

Moi! J'aurais dit cela! Dans quel tems? et pourquoi?
Avisez-vous un peu d'être amoureux de moi;
Oui, je vous le conseille, employez pour me plaire,
Ces moyens qu'on emploie avec nous d'ordinaire :
Ayez recours, pour voir, aux billets amoureux,
Et, selon le moment, faites parler vos yeux;
Quand vous me rencontrez, tâchez avec adresse
De me glisser aussi quelques mots de tendresse,
Ou, lorsque je suis seule, essayez par plaisir,
De me venir chez moi parler tout à loisir :
Vous verrez si l'on veut avec vous correspondre,
Et trouverez aussi quelqu'un pour vous répondre.

CLITANDRE.

Madame, il ne faut pas tant vous scandaliser,
Ni perdre votre tems à me catéchiser.
Eh! qui vous dit, d'ailleurs, que pour vous on soupire?

ANGÉLIQUE.

Mon Dieu! que sais-je, moi, ce que l'on me veut dire?

CLITANDRE.

Laissez dire les gens; mais, jusques à ce jour,
Vous ai-je, s'il vous plaît, jamais parlé d'amour?

ANGÉLIQUE.

Pour être bien venu vous n'aviez qu'à le faire.

CLITANDRE.

L'avis, assurément, n'était pas nécessaire.
Je serais désolé si vous alliez penser

Que mon intention est de vous offenser.
Amoureux de vous! moi! soyez plus que certaine
Que je ne voudrais pas vous causer cette peine;
Les égards que je dois à messieurs vos parens,
Et mon respect pour vous en sont les sûrs garans.

M.me DE SOTENVILLE.

Eh bien! vous l'entendez?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous à répondre?
En voilà, je l'espère, assez pour vous confondre.
Êtes-vous satisfait maintenant?

G. DANDIN.

Non, du tout.
Je dis qu'ils font un conte à dormir tout debout,
Et je puis affirmer, malgré leur témoignage,
Qu'elle a reçu de lui ce matin un message.

ANGÉLIQUE.

J'ai reçu, dites-vous, un message de lui?

CLITANDRE.

J'ai dépêché quelqu'un à Madame aujourd'hui?

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLITANDRE.

Est-ce vrai?

CLAUDINE.

Rien n'est plus faux, je l'atteste.

G. DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce, on vous connaît de reste,
Avec votre air sucré, m'oseriez-vous nier
D'avoir tantôt vous-même introduit le courrier?

CLAUDINE.

Moi?

G. DANDIN.

Vous. Ne faites pas votre sainte nitouche,
Votre conduite ici n'est déjà que trop louche.

CLAUDINE.

Que le monde est méchant, juste ciel! et combien
Il nous sait peu de gré d'être femmes de bien!
D'une telle action c'est moi que l'on soupçonne,
Moi, qui suis, on le sait, l'innocence en personne.

G. DANDIN.

Là! ne dirait-on pas, à son air patelin,
Qu'elle a toute sa vie été son droit chemin?

CLAUDINE.

Madame, est-ce que...?

G. DANDIN.

Paix! sinon dans cette affaire,
Pour tous je vous ferai porter la folle enchère;
Car vous n'avez pas, vous, pour père un grand seigneur.

ANGÉLIQUE.

Que ce mensonge, hélas! me pénètre le cœur!
Eh! quoi! de mon mari j'essuierai la colère,
Lorsque je ne lui fais rien qui ne soit à faire,
Et d'un trait aussi noir il viendra m'accuser,
Quand avec lui mon crime est d'en trop bien user!
Ah! plût au ciel, ainsi qu'il vient de vous le dire,
Que je fusse une femme à me laisser séduire!
Je serais, à coup sûr, moins à plaindre aujourd'hui;
Mon seul tort est d'avoir trop d'estime pour lui.

CLAUDINE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Je rentre, après un tel outrage,
Je ne peux pas ici demeurer davantage.

SCÈNE VII.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE,
CLITANDRE, G. DANDIN, CLAUDINE.

M.me DE SOTENVILLE *(à G. Dandin.)*

Vous ne méritez pas un semblable trésor.

CLAUDINE.

Je ne sais ce qui peut la retenir encor.
Pour moi, je ne crains pas de vous le dire en face,
J'agirais autrement si j'étais en sa place.
(A Clitandre.)
Poussez ferme, Monsieur, je vous seconderai;
Puisqu'il m'en a taxée, il faut qu'il dise vrai.

M. DE SOTENVILLE.

Vous le voyez, mon gendre, ici chacun vous blâme.
Oserez-vous encor soupçonner votre femme?

M.me DE SOTENVILLE.

Allez, une autre fois, songez à mieux traiter
Celle que vous devez avant tout respecter.
Chassez de votre esprit ces visions cornues,
Et ne retombez plus dans pareilles bévues.

G. DANDIN *(à part.)*

J'enrage d'avoir tort, quand je suis bien certain
D'avoir cent fois raison. Dandin! pauvre Dandin!

SCÈNE VIII.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, G. DANDIN.

CLITANDRE *(à M. de Sotenville.)*

Entre nobles, Monsieur, vous connaissez l'usage,
On vient, vous le voyez, de me faire un outrage
Dont j'ai droit d'exiger la réparation,
Et j'espère qu'aussi vous m'en ferez raison.

M. DE SOTENVILLE.

C'est dans l'ordre, Monsieur, justice vous est due;
Je veux qu'à l'instant même elle vous soit rendue.
Mon gendre, vous allez satisfaire Monsieur.

G. DANDIN.

Moi?

M. DE SOTENVILLE.

Vous avez, à tort, attaqué son honneur;
Eh bien! la règle veut, quand à tort on accuse,
Qu'on en rende raison, ou qu'on en fasse excuse.

G. DANDIN.

Avec vous, là-dessus, je ne suis point d'accord,
Et ne vois pas du tout que je l'accuse à tort:
Loin de là, je suis sûr de tout ce que j'avance,
Et je sais bien aussi ce qu'il faut que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE.

Quoique vous en pensiez, il a nié le fait,
C'est tout ce qu'il vous faut pour être satisfait.

G. DANDIN.

Eh quoi! je le verrais couché près de ma femme,
Et parce qu'il viendrait m'affirmer sur son âme

Que mes yeux m'ont trompé, je devrais, dans ce cas,
Convenir, en effet, que la chose n'est pas!
C'est véritablement me croire par trop buse.

M. DE SOTENVILLE.

Oh! pas tant de raisons et demandez excuse.

G. DANDIN.

Comment! excuse, après que je suis convaincu ...!

M. DE SOTENVILLE.

Allons, finissons-en, vous m'avez entendu.
Et puisque je veux bien me mêler de l'affaire,
Vous ne devez pas craindre avec moi d'en trop faire.

G. DANDIN.

Je ne saurais...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! mon gendre, savez-vous
Que je pourrais finir par me mettre en courroux?
Je vous le dis encor, laissez-moi vous conduire,
Je ne vous prescrirai rien qui puisse vous nuire.

G. DANDIN *(à part.)*

Pauvre Dandin!

M. DE SOTENVILLE.

Mettez le premier bonnet bas,
Monsieur est gentilhomme et vous ne l'êtes pas.

G. DANDIN *(à part, le bonnet à la main.)*

J'enrage!

M. DE SOTENVILLE.

Répétez tout ce que je vais dire :
« Monsieur, veuillez...

G. DANDIN.

Monsieur veuillez... (*à part.*) Ciel quel martyre!

M. DE SOTENVILLE.

» Me pardonner...

G. DANDIN.

Comment!

M. DE SOTENVILLE.

Eh bien!

G. DANDIN.

Me pardonner

M. DE SOTENVILLE.

» D'avoir osé...

G. DANDIN.

D'avoir osé...

M. DE SOTENVILLE.

» Vous soupçonner,

G. DANDIN.

Vous soupçonner,

M. DE SOTENVILLE.

» Monsieur,

G. DANDIN.

Monsieur... (*à part.*) Quoi faut-il être...?

M. DE SOTENVILLE.

» C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

G. DANDIN.

Je n'avais pas l'honneur de vous connaître. (*à part.*) Hélas! Certes, c'est un honneur que je n'enviais pas.

M. DE SOTENVILLE.

» Et croyez...

G. DANDIN.

Et croyez...

M. DE SOTENVILLE.

» Que je suis pour la vie
» Votre humble serviteur. »

G. DANDIN.

A d'autres, je vous prie,
Son humble serviteur! Comment! quand tout me dit
Qu'il me veut faire...

M. DE SOTENVILLE.

Encor!

CLITANDRE.

Monsieur, cela suffit.

M. DE SOTENVILLE.

Dans les formes, Monsieur, il faut que tout se passe,
Et je ne lui veux pas faire la moindre grâce.
Voyons, dites :

G. DANDIN.

Je suis votre humble serviteur.

CLITANDRE.

Monsieur, je suis le vôtre aussi de tout mon cœur,
Et ce qui s'est passé, volontiers je l'oublie.
(A M. de Sotenville.)
Veuillez aussi, Monsieur, l'oublier, je vous prie.
Adieu.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, adieu, je vous baise les mains.
Si cela peut vous plaire, un de ces beaux matins,
Je vous procurerai le plaisir de la chasse.

CLITANDRE.

Ah! c'est assurément, me faire trop de grâce.
(Clitandre sort.)

M. DE SOTENVILLE.

Vous le voyez, mon gendre, avec un peu de cœur,
Voilà comme on termine une affaire d'honneur.
Adieu, souvenez-vous que l'époux de ma fille
Ne manquera jamais d'appui dans ma famille.

SCÈNE IX.

G. DANDIN.

Ah! que je... tout regret, au reste, est superflu.
Tu l'as voulu, Dandin, c'est toi qui l'as voulu;
A nul autre qu'à toi tu n'as droit de t'en prendre.
D'ailleurs, à tout ceci je devais bien m'attendre,
Et j'ai là justement ce que j'ai mérité.
Allons, il ne s'agit, en cette extrémité,
Que de désabuser et le père et la mère;
Peut-être trouverai-je un moyen de le faire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.re

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Allons, ne cherche pas encore à t'excuser;
Tout cela vient de toi; quelqu'un t'a fait jaser,
Et l'est venu redire ensuite à notre maître;
Ce n'est pas autrement qu'il l'aurait pu connaître.

LUBIN.

Je n'en ai dit qu'un mot, et cela pour raison,
A quelqu'un qui m'a vu sortir de la maison.
Je croyais bien par là l'engager à se taire,
Et ne supposais pas qu'il ferait le contraire.
Il faut, en vérité, que dans ce pays-ci,
Les gens soient bien bavards.

CLAUDINE.

Tu conviendras aussi
Que, pour ces choses-là, tu n'as guère de chance,
Qu'on pourrait mieux qu'en toi placer sa confiance,
Et qu'en te choisissant pour son ambassadeur,
Ce monsieur le vicomte a joué de malheur.

LUBIN.

Va, je serai plus fin une autre fois.

CLAUDINE.

J'en doute;
Il sera tems, d'ailleurs!

LUBIN.

N'en parlons plus; écoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage vers moi.

CLAUDINE.

Eh bien! que me veux-tu? Parle.

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Eh! là! ne sais-tu pas ce que je te veux dire?

CLAUDINE.

Du tout.

LUBIN.

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE.

Oui, vraiment?

LUBIN.

Oui, sans rire;
Et quand je te regarde, en foi d'homme d'honneur!
Je me sens là, vois-tu, tout tribouiller le cœur.

CLAUDINE.

Bah! tout de bon!

LUBIN.

J'en jure.

CLAUDINE.

Eh! bien! j'en suis ravie.

LUBIN.

Mais comment fais-tu donc pour être si jolie?

CLAUDINE.

Comme les autres.

LUBIN.

Tiens, je ne te dis qu'un mot,
Il ne faut pas ici tourner autour du pot;
Je serai ton mari, si tu veux.

CLAUDINE.

Et peut-être,
Un mari soupçonneux comme l'est notre maître?

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Je hais les jaloux, et je veux que le mien
S'habitue à tout voir sans s'effrayer de rien,
Qu'il ne prenne pas feu sur la moindre apparence,
Et soit dans ma vertu si plein de confiance,
Que vît-il tous les jours trente hommes près de moi,
Il ne doute jamais un instant de ma foi.

LUBIN.

Soit.

CLAUDINE.

Lorsque de sa femme un mari se défie,
Il fait, à mon idée, une grande folie;

C'est la faire songer, c'est presque l'amener
A se conduire mal que de l'en soupçonner;
Et ces maris qu'on voit toujours sur le qui-vive,
Sont cause, bien souvent, de ce qui leur arrive.

LUBIN.

Eh bien! je te promets de te laisser en tout
Libre de te conduire et d'agir à ton goût.

CLAUDINE.

Pour n'être pas trompé c'est la bonne manière.
Quand un homme en sa femme a confiance entière,
Sur sa discrétion il peut se reposer,
Sans craindre que jamais elle en veuille abuser.
Comme lorsque quelqu'un nous dit avec franchise :
Voici ma bourse, allons, puisez à votre guise;
Prisant, comme il convient, sa libéralité,
Nous n'en usons aussi qu'avec sobriété.
Mais ceux qui sans raison, sans cause légitime,
Nous chicanent sur tout, d'un rien nous font un crime,
Oh! nous nous efforçons de les tondre, et crois bien
Que, pour y parvenir, nous ne négligeons rien :
Notre sexe jamais n'est à bout de ressource.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui nous ouvrent leur bourse,
Ainsi, marions-nous.

CLAUDINE.

Bon! bon! j'y songerai.

LUBIN.

Claudine, viens.

CLAUDINE.

Pourquoi?

LUBIN.

Viens, je te le dirai.

CLAUDINE.

Tout doux! je ne veux pas souffrir qu'on me patine.

LUBIN.

Eh! un brin d'amitié.

CLAUDINE.

Non, laisse-moi.

LUBIN.

Claudine?

CLAUDINE *(repoussant Lubin.)*

Hai!

LUBIN.

Peux-tu rudoyer ainsi les pauvres gens?
Fi! fi!

CLAUDINE.

Je ne veux pas qu'ils soient trop exigeans.

LUBIN.

Fi! te dis-je, peut-on, quand on est si jolie,
Envers le pauvre monde être aussi peu polie?
Laisse-toi faire, allons, là, rien qu'un peu.

CLAUDINE.

Tout beau!
Ou je t'appliquerai ma main sur le museau.

LUBIN.

Oh! la sauvage! pouah! la vilaine farouche!

CLAUDINE.

Soit, mais je ne veux pas, te dis-je, qu'on me touche.

LUBIN.

Que t'en coûterait-il? Allons, Claudine, viens,
Rien qu'un petit baiser.

CLAUDINE.

Prends patience.

LUBIN.

Tiens,
Nous rabattrons d'autant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Votre servante.

LUBIN.

Eh bien! veux-tu?

CLAUDINE.

Pas davantage.

LUBIN.

Voyons, sur l'et tant moins.

CLAUDINE.

Nenni, pas de cela,
On ne m'attrappe pas deux fois à ce jeu-là.

LUBIN.

Eh! je t'en prie.

CLAUDINE.

Adieu, je te fais la promesse
Que ton billet sera remis à son adresse.

LUBIN.

Adieu, pierre de taille, adieu, caillou, rocher.

CLAUDINE.

Les termes sont galans et faits pour me toucher.

LUBIN.

Adieu, beauté sauvage, adieu, cœur de tigresse.
(Il sort.)

CLAUDINE *(seule.)*

Moi, je m'en vais remettre aux mains de ma maîtresse...
La voici justement, mais son mari la suit;
Attendons pour cela qu'elle l'ait éconduit.

SCÈNE II.

G. DANDIN, ANGÉLIQUE.

G. DANDIN.

Non, non, ne croyez pas m'amuser d'une fable;
Ce qu'on m'a rapporté n'est que trop véritable.
Le galimathias que vous nous avez fait
Ne m'a point ébloui, je vous le dis tout net.

SCÈNE III.

G. DANDIN, ANGÉLIQUE, CLITANDRE (*au fond du théâtre.*)

G. DANDIN.

Oui, les choses ne sont que trop bien avérées,
Et je vois à travers toutes vos simagrées,
Et tous ces beaux semblans, auxquels je ne crois point,
Votre peu de respect pour le nœud qui nous joint.
(Angélique et Clitandre se saluent.)
Oh! pas tant de saluts, ce n'est pas là, vous dis-je,
Le genre de respect que de vous on exige,
Je ne vois point ici matière à plaisanter.

ANGÉLIQUE.

Qui, moi, plaisanter? point, je puis vous l'attester.

G. DANDIN.

Eh! je vois bien... (*Ils se saluent encore*) encor! finissons-en [de grâce;
De toutes ces façons à la fin je me lasse.
Je sais votre pensée, et je vois, entre nous,
Que vous me regardez comme au-dessous de vous;
Mais si vous supposez que votre rang vous donne
Le droit de faire peu de cas de ma personne,
Rappelez-vous, du moins, qu'en vous donnant à moi,
Vous avez fait le ciel garant de votre foi.
(Angélique fait signe à Clitandre.)
Pas tant de haussemens d'épaules, je vous prie;
Ceci n'est nullement une plaisanterie;
Je ne saurais, d'ailleurs, trop vous le répéter,
L'hymen est un lien que l'on doit respecter.
(Angélique fait signe de la tête à Clitandre.)
Vous n'avez pas besoin de tant hocher la tête;
Non, vos airs ne sont point ceux d'une femme honnête,
Et c'est fort mal à vous de vous conduire ainsi.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas de quoi vous vous plaignez ici.

G. DANDIN.

Je le sais, moi; je sais aussi ce qui vous blesse,
Mais, si je ne sors pas des rangs de la noblesse,
A ma race, du moins, on ne reproche rien.
Les Dandins sont connus, et...

CLITANDRE *(derrière Angélique et sans être aperçu de G. Dandin.)*

Deux mots d'entretien.

G. DANDIN *(sans voir Clitandre.)*

Eh!

ANGÉLIQUE.

Quoi? je ne dis mot.
(G. Dandin tourne autour de sa femme et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à G. Dandin.)

SCÈNE IV.

G. DANDIN, ANGÉLIQUE.

G. DANDIN.

Voyez-vous comme encore
S'en vient autour de vous rôder ce mirliflore?

ANGÉLIQUE.

Est-ce ma faute à moi s'il me suit en tous lieux,
Et pour ne le point voir, dois-je fermer les yeux?
Dites-moi, s'il vous plaît, ce qu'il faut que je fasse?

G. DANDIN.

Ce qu'une autre que vous ferait à votre place;
Ce que fera toujours, retenez bien ceci,
Celle qui ne voudra plaire qu'à son mari.
Sachez que les amans, quoi qu'on en puisse dire,
Ne poursuivent jamais qu'autant qu'on les attire.
Il est certains moyens, certains airs doucereux,
Par lesquels on attrait à soi les amoureux,
Comme c'est par le miel qu'on attire les mouches :
Mais les femmes de bien, sans se montrer farouches,
Savent prendre, au besoin, certain air circonspect
Qui chasse les galans ou les tient en respect.

ANGÉLIQUE.

Les chasser! moi! jamais je ne suis si ravie,
Que lorsque l'on me dit qu'on me trouve jolie.

G. DANDIN.

Quand à la femme on tient ces propos, dites-moi,
Quel personnage alors fait le mari?

ANGÉLIQUE.

Ma foi!
Quel personnage? mais, celui d'un homme honnête

Qui ne se fourre pas, pour rien, martel en tête,
Et se trouve, au contraire, extrêmement flatté,
Quand à sa femme on fait une civilité.

G. DANDIN.

Je suis votre valet, ce n'est pas là mon compte.
Les Dandins ne sont point gens à qui l'on en conte,
Et cette mode-là n'est nullement leur fait.

ANGÉLIQUE.

Oh! ma foi! les Dandins s'y feront, s'il leur plaît.
Je ne vois, nulle part, de règle qui prescrive
Qu'on doit dans un mari s'enterrer toute vive,
Et vous déclare, moi, que je ne prétends pas
Renoncer, pour vous plaire, aux choses d'ici-bas :
Quoi! parce que pour femme un homme m'a choisie,
Il faudra qu'à lui seul je consacre ma vie,
Que, pour lui, je renonce au monde, à ses plaisirs,
Et me conforme en tout à ses moindres désirs!
Convenez-en, vraiment, c'est une étrange chose
Que ce joug rigoureux qu'aux femmes on impose,
Et messieurs les maris sont bien présomptueux
De penser qu'on ne doit exister que pour eux,
Et qu'une femme est morte à toute jouissance,
Dès le moment qu'elle est soumise à leur puissance.
Voilà de ces rigueurs que je ne puis souffrir,
Et je me trouve encor trop jeune pour mourir.

G. DANDIN.

Eh! quoi donc! c'est ainsi que pour vous est sacrée
La foi que vous m'avez publiquement jurée?

ANGÉLIQUE.

Si j'ai fait le serment de vous garder ma foi,
C'est que vous me l'avez arraché malgré moi;
Avant notre union, m'avez-vous consultée?
Avec mes parens seuls vous l'avez concertée;
De moi, sans mon aveu, puisqu'ils ont disposé,
Ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé.

Ainsi donc, quelques torts que l'on puisse vous faire,
Allez, si vous voulez, vous en plaindre à mon père,
Pour moi qui ne songeais aucunement à vous,
Dont on n'a consulté ni le cœur ni les goûts,
Je veux, sachez-le bien, me conduire à ma guise?
Et non vous obéir en esclave soumise.
Je suis jeune, j'entends jouir de mes beaux jours,
Et ne veux pas voir fuir la saison des amours,
Sans m'ouïr dire aussi quelques mots de tendresse.
Je conçois aisément que tout cela vous blesse;
Mais, préparez-vous-y pour votre châtiment;
Et vous êtes heureux à parler franchement,
Oui certes trop heureux, que je sois incapable
De faire à votre égard rien de plus condamnable.

G. DANDIN.

Oh! je suis votre époux et n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, et je l'entends.

G. DANDIN.

Oui-da!
Il faudra bien pourtant que vous changiez de note,
(*A part.*) Ah! que je suis tenté de mettre à la compote
Son visage, et, morbleu! de si bien l'arranger,
Qu'on perde pour toujours le goût de l'approcher!
Mais, a-t-on vu jamais une telle impudence?
Sortons, car à la fin, je perdrais patience.

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Ah! Claudine, c'est toi?

CLAUDINE.

J'attendais son départ
Pour vous rendre ce mot; vous savez... de la part...

ANGÉLIQUE.

Donne vîte, voyons.

CLAUDINE *(à part.)*

Eh! je vois à sa mine
Que le poulet lui plaît.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère Claudine!
Quel choix d'expressions! que ce style est charmant!
Comme ces grands seigneurs s'expriment galamment!
Que nos gens de province ont peu de leurs manières!
Et près d'elles aussi que les leurs sont grossières!

CLAUDINE.

Je conçois aisément qu'après les avoir vus,
Les Dandins, près de vous, soient assez mal venus.

ANGÉLIQUE.

Attends, je vais répondre.

CLAUDINE.

Il est assez probable
Que la dame va faire une réponse aimable.

SCÈNE VI.

CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN,

CLAUDINE *(à Clitandre.)*

Vous avez pris vraiment un adroit messager!

CLITANDRE.

Force m'a bien été de prendre un étranger,
Mes gens sont trop connus, mais tandis que j'y pense,
Ce que tu fais pour moi vaut une récompense.
(Il fouille dans sa poche.)

CLAUDINE.

Eh mon Dieu! croyez bien qu'il n'en est pas besoin,
Monsieur, dispensez-vous de vous donner ce soin,
J'agis sans intérêt, et c'est même avec joie,
Et par pure amitié, que pour vous je m'emploie.

CLITANDRE *(lui donnant de l'argent.)*

Merci.

LUBIN *(à Claudine.)*

Puisque, bientôt, tu me dois épouser,
Donne.

CLAUDINE.

Je te le garde, ainsi que le baiser.

LUBIN.

Je le joindrais au mien.

CLAUDINE.

Que nennin.

CLITANDRE.

Et ma lettre,
A ta belle maîtresse as-tu pu la remettre?

CLAUDINE.

Oui, Monsieur.

CLITANDRE.

Et, dis-moi, n'est-il aucun moyen
De me faire avec elle avoir un entretien?

CLAUDINE.

Oh! si fait, suivez-moi.

CLITANDRE.

Mais cette hardiesse,
Claudine, pourrait bien déplaire à ta maîtresse,
Et n'avons-nous, d'ailleurs, rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non,
Son mari, pour l'instant, n'est pas à la maison,
Et d'ailleurs, entre nous, il ne nous gêne guère!
Ceux qu'il faut ménager, c'est le père et la mère,
Pourvu que nous ayons soin de les prévenir,
Nous n'avons, pour le reste, aucun risque à courir.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à toi.

CLAUDINE

Monsieur, soyez tranquille.

LUBIN *(seul.)*

Quelle femme j'aurai! morgué! qu'elle est habile!
Oui, voilà justement la femme qu'il me faut

SCÈNE VII.

G. DANDIN, LUBIN.

G. DANDIN.

Ah! ah! voici, je crois, notre homme de tantôt.
Si, pour désabuser et le père et la mère,
Il voulait se résoudre à leur conter l'affaire.

LUBIN.

Eh bien! vous voilà donc, Monsieur le babillard;
Je n'aurais jamais cru cela de votre part.
Il fait bon vous parler sous le sceau du mystère;

Vous m'aviez cependant bien promis de vous taire;
Mais, vous êtes causeur, à ce qu'il me paraît,
Et vous vous piquez peu de garder un secret.

G. DANDIN.

Qui? moi?

LUBIN.

Vous; aussi, grâce à votre bavardage,
Le mari nous a fait tantôt un beau tapage.
Mais je suis mieux appris, et je me promets bien
De ne plus m'exposer à vous confier rien.

G. DANDIN.

Écoute.

LUBIN.

Point, je suis à présent sur mes gardes;
Il faut se défier des langues babillardes.
Si vous aviez gardé le secret de tantôt,
Je vous aurais conté ce que l'on fait là-haut.

G. DANDIN.

Hein! Qu'est-ce qu'on y fait?

LUBIN.

Rien, rien, pour votre peine,
Je veux, entendez-vous, vous tenir en haleine;
Vous n'en tâterez plus, c'est moi qui vous le di.

G. DANDIN.

Arrête un moment.

LUBIN.

Point.

G. DANDIN.

Un mot.

LUBIN.

Nenni, nenni.

G. DANDIN.

Mais...

LUBIN.

Je vous vois venir, mais pas encor si buse,
Je ne suis pas de ceux que deux fois on abuse.

G. DANDIN.

C'est autre chose, écoute.

LUBIN.

Eh ! quelque sot. Tenez,
Vous me voulez encor tirer les vers du nez.

G. DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Je ne veux rien entendre;
Oh ! je ne suis pas homme à m'y laisser reprendre.
Oui, vous voudriez bien que je vous disse aussi,
Que monsieur le vicomte est, à cette heure ici,
Et qu'il vient de donner de l'argent à Claudine ;
Mais, pas si bête encor que l'on se l'imagine.

G. DANDIN.

De grâce.

LUBIN.

Je suis sourd.

G. DANDIN.

Je...

LUBIN.

Tarare, au revoir.

SCÈNE VIII.

G. DANDIN.

Ceci, quoiqu'il en soit, est très-bon à savoir
Je ne puis me servir de ce grand imbécile ;
Mais, le peu qu'il m'a dit va m'être très-utile.
Si notre homme est chez moi, comme je le crois fort,
Ses parens jugeront si je suppose à tort
Que leur fille est encline à la galanterie,
Et je les convaincrai de son effronterie.
A vrai dire, pourtant, je ne sais trop comment
Je pourrai profiter de l'avertissement.
Si je rentre chez moi, je suis sûr que, de suite,
Le drôle, en me voyant, s'en va prendre la fuite.
Et si je ne puis pas prouver mon déshonneur,
Je risque de passer encor pour un menteur.
D'autre part, si je vais prévenir le beau-père,
Sans être auparavant bien sûr de mon affaire,
Je m'en vais retomber dans le même embarras,
Et, comme ce matin, on ne me croira pas.
Du fait, tout doucement, il faut que je m'assure,
(Après avoir été regarder par le trou de la serrure.)
Ciel! je viens de le voir à travers la serrure.
Ma foi! puisque le sort m'invite à me venger,
Je ne vois pas pourquoi j'irais les ménager.
Bon ! voici justement les juges de ma cause ;
Ils vont voir par leurs yeux si je leur en impose.

SCÈNE IX.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE,
G. DANDIN.

G. DANDIN.

Ma femme l'a sur moi, ce matin, emporté,
Et vous avez tous mis les torts de mon côté;

Eh bien! je n'ai rien dit qui ne soit véritable.
J'ai, de mon déshonneur une preuve palpable,
Et je puis, Dieu merci! si bien le constater,
Qu'il ne vous sera plus possible d'en douter.

M.me DE SOTENVILLE.

Quoi! nous chanterez-vous toujours la même antienne!
Vous nous rompez la tête.

G. DANDIN.

On fait pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Comment! sur ce sujet vous revenez encor?

G. DANDIN.

Oui, certes, j'y reviens, et ce n'est pas à tort.

M. DE SOTENVILLE.

Voulez-vous donc toujours que de vous on s'occupe?

G. DANDIN.

Non, mais je ne veux plus qu'on me prenne pour dupe.

M.me DE SOTENVILLE.

Quoi! ne voulez-vous pas prendre d'autres façons,
Et chasser à la fin ces absurdes soupçons?

G. DANDIN.

Ma foi! je chasserais de meilleur cœur encore
La femme qui m'outrage, et qui me déshonore.

M.me DE SOTENVILLE.

Ah! jour de Dieu! parlez avec plus de respect.

M. DE SOTENVILLE.

Dans vos termes, corbleu! soyez plus circonspect.

G. DANDIN.

Mon Dieu! ce que je dis, j'ai bien droit de le dire :
Certes! marchand qui perd ne pense guère à rire.

M.me DE SOTENVILLE.

Vous avez épousé, souvenez-vous-en bien,
Une personne noble.

G. DANDIN.

Ah! si je m'en souvien!
Je ne m'en souviendrai que trop longtems peut-être.

M. DE SOTENVILLE.

Pour elle ayez alors, comme cela doit être,
Le respect que l'on doit aux gens de qualité.

G. DANDIN.

Mais qu'elle fasse donc, elle, de son côté,
Ce que fait toute femme à ses devoirs fidèle;
Comment! sa qualité de noble demoiselle
Lui donnera, morbleu! le droit de m'outrager,
Et moi, je n'aurai pas celui de m'en venger!

M. DE SOTENVILLE.

Quoi! ne s'est-elle pas pleinement excusée
Du fait dont ce matin vous l'avez accusée?
N'a-t-elle pas nié d'avoir jamais parlé
A l'homme que tantôt vous m'avez signalé?

G. DANDIN.

D'accord; mais cependant, si la chose est réelle,
Et si je vous fais voir le galant avec elle?

M.me DE SOTENVILLE.

Avec elle?

G. DANDIN.

Et chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Chez vous?

G. DANDIN.

Dans ma maison.

M. DE SOTENVILLE.

Oh! s'il en est ainsi vous en aurez raison.

M.me DE SOTENVILLE.

Oui, contre elle, pour vous, nous prendrons fait et cause...

M. DE SOTENVILLE.

Nous tenons à l'honneur plus qu'à toute autre chose;
Et si jusqu'à ce point elle a pu s'oublier,
Nous n'hésiterons pas à la répudier.

G. DANDIN.

Vous en allez avoir la preuve tout à l'heure;
Suivez-moi seulement jusque dans ma demeure.

M.me DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

Et, comme ce matin,
N'avancez pas un fait sans en être certain.

G. DANDIN.

Mon Dieu! de le prouver je ne suis pas en peine.
(Montrant Clitandre qui sort avec Angélique.)
Ai-je menti?

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, M. DE SOTENVILLE et M.me DE SOTENVILLE avec G. DANDIN (*dans le fond du théâtre.*)

ANGÉLIQUE (*à Clitandre.*)

Je crains que l'on ne vous surprenne,
Adieu.

CLITANDRE.

Pourrai-je, au moins, vous parler cette nuit?

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts, croyez-le.

G. DANDIN (*à M. et à M.me de Sotenville.*)

Point de bruit,
Tâchons tout doucement d'approcher par derrière.

CLAUDINE.

Ah! nous sommes perdus! voici vos père et mère
Avec votre mari.

CLITANDRE.

Grands dieux! que devenir?

ANGÉLIQUE.

Gardez-vous de parler et me laissez agir.
(Haut à Clitandre.)
Quoi! malgré la leçon que vous avez reçue,
Vous osez bien encor vous offrir à ma vue?
Ah! oui dà! c'est ainsi que vous dissimulez;
Mais vous connaissez mal celle à qui vous parlez.
Vous éprenant pour moi de la plus belle flamme,
Votre dessein, dit-on, est de m'ouvrir votre âme,

Et de solliciter de moi quelque retour;
Je me plains hautement à vous de votre amour,
Et vous fais voir aussi combien il m'indispose;
Vous-même, vous niez publiquement la chose,
Et m'en dites assez pour me faire penser
Que votre intention n'est pas de m'offenser;
Et pourtant, vous osez encore, à l'instant même,
Me peindre de vos feux la violence extrême;
Vous venez me tenir, jusques dans ma maison,
Cent sots propos qui n'ont ni rime ni raison,
Et même vous avez encor la hardiesse
De croire que pour vous j'aurai de la tendresse,
Comme si j'étais femme à trahir mon devoir.
Mais, désabusez-vous, je veux vous faire voir
Qu'une femme de bien sait toujours, quoi qu'on dise,
Garder à son mari la foi qu'elle a promise,
Et que pour moi, jamais je ne veux m'éloigner
Des leçons de vertu qu'on a su m'enseigner.
De vos façons d'agir si j'instruisais mon père,
Vous n'échapperiez pas à sa juste colère;
Mais une honnête femme évite les éclats,
Et j'aime beaucoup mieux ne l'en instruire pas.
(*Elle fait signe à Claudine d'apporter un bâton.*)
Quoi que femme, d'ailleurs, je me sens le courage
De punir comme il faut l'insolent qui m'outrage.
En noble vous n'avez pas su vous comporter;
Ce n'est pas comme tel que je veux vous traiter.
(*Elle prend le bâton et le lève sur Clitandre, qui se range de manière que les coups tombent sur G. Dandin.*)

CLITANDRE (*criant comme s'il était frappé.*)

Ah! ah! ah! doucement.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, G. DANDIN, M. et M.me DE SOTENVILLE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Frappez, frappez, madame.

ANGÉLIQUE *(faisant semblant de parler à Clitandre)*

Et s'il vous reste encor quelque chose dans l'âme,
Je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez par ceci
A qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE *(faisant l'étonnée.)*

Mon père, vous, ici!

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, embrasse-moi, ce que tu viens de faire
Prouve jusqu'à quel point la sagesse t'est chère.
Par ce trait courageux, de ma noble maison
Tu viens de te montrer le digne rejeton.

M.me DE SOTENVILLE.

Viens aussi, sur mon cœur, viens ça que je te presse.
Las! je verse des pleurs de joie et de tendresse,
Et reconnais mon sang à ce trait de vertu.

M. DE SOTENVILLE.

Ah! mon gendre, combien vous devez être ému!
Quel doux moment! pour vous qu'il doit avoir de charmes!
Oui, si vous avez eu quelques sujets d'alarmes,
Vous devez maintenant être persuadé
Que ce que vous craigniez n'avait rien de fondé.

M.me DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, et vous avez lieu d'être
L'homme le plus content que l'on puisse connaître.

CLAUDINE.

Oui, oui, car votre femme est un ange ici-bas;
Vous devriez baiser les traces de ses pas.

G. DANDIN *(à part.)*

Je tombe de mon haut, ah! scélérate! infâme!

M. DE SOTENVILLE.

Eh bien! qu'est-ce, mon gendre? Allons, à votre femme,
Qui témoigne pour vous de si bons sentimens,
Adressez donc, au moins, quelques remercîmens.

ANGÉLIQUE.

Non, non, je l'en dispense, il n'est pas nécessaire
Qu'il me sache aucun gré de ce qu'il me voit faire :
Je cède au sentiment de ce que je me doi,
Et je n'agis ainsi que pour l'amour de moi.

M. DE SOTENVILLE.

Vous rentrez, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Oui, de peur d'être obligée
De l'ouïr s'excuser de m'avoir outragée.

CLAUDINE *(à G. Dandin.)*

Eh bien! là, maintenant, êtes-vous convaincu
Que vous avez pour femme un ange de vertu?
Sachez donc vous conduire un peu mieux avec elle,
Et ne lui cherchez pas à tout propos querelle.

G. DANDIN *(à part.)*

Eh! traîtresse.

SCÈNE XII.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE, G. DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Je vois d'où provient son humeur;
L'affaire de tantôt lui tient encore au cœur.

Dites-lui seulement quelques mots de tendresse,
Et vous la calmerez. Adieu donc, je vous laisse,
Tout a tourné, je crois, au gré de vos souhaits;
Ensemble, maintenant, allez faire la paix,
Et comme vos soupçons l'ont vivement blessée,
Demandez-lui pardon de l'avoir offensée.

M.me DE SOTENVILLE.

Notre gendre, en effet, vous auriez dû penser
A ce qu'est votre femme avant de l'offenser.
Songez que notre fille, à la vertu formée,
A se voir soupçonner n'est point accoutumée.
Mais, enfin, vous avez reconnu votre erreur,
Vous voilà maintenant au comble du bonheur;
Vos discords sont finis, et je m'en vais ravie
De voir entre vous deux la paix bien rétablie.

SCÈNE XIII.

G. DANDIN.

Je me tais; à parler je ne gagnerais rien,
Fut-il jamais un sort plus triste que le mien!
Ah! coquine de femme! avec quelle impudence
Elle prend, au besoin, le ton de l'innocence,
Et cache adroitement, sous un air de candeur,
Les coupables desseins qu'elle couve en son cœur!
Comment! sur moi, toujours, elle aura l'avantage!
Et quoique bien certain que l'infâme m'outrage,
A moins de faire au doigt toucher sa trahison
Contre moi, l'effrontée aura toujours raison.
Seconde mes projets, mon Dieu! toi que j'implore,
Fais que je prouve aux gens que l'on me déshonore.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.re

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée, est-ce que par hasard
Au lieu du rendez-vous j'arriverais trop tard?
A peine si j'y vois. Lubin !

LUBIN.

Monsieur?

CLITANDRE.

Avance.

LUBIN.

Me voilà près de vous.

CLITANDRE.

Est-ce ici?

LUBIN.

Je le pense,
La sotte nuit! à peine on se voit à deux pas.

CLITANDRE.

Elle a tort, mais enfin si nous n'y voyons pas,
Nous ne pouvons, non plus, être vus de personne.

LUBIN.

C'est juste, elle n'a pas tous les torts qu'on lui donne.
Monsieur, vous qui passez pour un homme d'esprit,
Dites-moi donc pourquoi l'on n'y voit pas la nuit.

CLITANDRE.

Lubin, la question est grave et délicate,
Vous êtes curieux.

LUBIN.

Oh! pour ça, je m'en flatte,
Et si l'on m'avait fait étudier un peu,
J'aurais été songer à des choses, mordieu!
Auxquelles nul, bien sûr, n'a songé de sa vie.

CLITANDRE.

En effet, si j'en crois ta physionomie,
Tu dois avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

C'est vrai, j'explique, aussi, le latin tout courant,
Et sans l'avoir appris.

CLITANDRE.

Oh! oh! la chose est forte.

LUBIN.

Je vois un jour écrit sur une grande porte :
Collegium.

CLITANDRE.

Eh bien!

LUBIN.

Eh bien! j'ai deviné
Que ça signifiait *collége.*

CLITANDRE.

En vérité!

LUBIN.

Tout aussi vrai que j'ai l'honneur de vous le dire.

CLITANDRE.

Admirable! vraiment; ah ça! tu sais donc lire?

LUBIN.

La lettre moulée, oui, mais l'écriture, non.

CLITANDRE.

Je crois que nous voici tout près de la maison.
(*Il frappe dans sa main.*)
Voyons, c'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Quelle fille ça fait! jarnigoi! qu'elle est fine!
Elle vaut, par ma foi, de l'argent, et d'honneur,
A parler nettement, je l'aime de tout cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené pour causer avec elle.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE.

Chut! j'entends, je crois la belle.
Approchons-nous un peu.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Dis-moi, Claudine.

CLAUDINE.

Eh bien!

ANGÉLIQUE.

Tiens la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Oui, oui, ne craignez rien.

CLITANDRE.

St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *(à Claudine qu'il prend pour Angélique.)*

Madame.

ANGÉLIQUE (*à Lubin qu'elle prend pour Clitandre.*

Eh quoi?

LUBIN (*à Angélique qu'il prend pour Clandine.*)

Claudine.

CLAUDINE (*à Clitandre qu'elle prend pour Lubin.*)

Qu'est-ce?

LUBIN (*croyant parler à Claudine.*)

Claudine, quel bonheur!

CLITANDRE (*croyant parler à Angélique.*)

Madame, quelle ivresse!

CLAUDINE (*à Clitandre.*)

Eh! là, là, doucement, Monsieur, que faites-vous?

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui

ANGÉLIQUE (*à Lubin.*)

Tout doux! Lubin, tout doux!

LUBIN.

Est-ce vous, Madame?

ANGÉLIQUE.

Oui.

LUBIN.

La drôle de méprise!
Tétigué! j'allais faire une belle sottise.

CLAUDINE (*à Clitandre.*)

Vous vous êtes trompés.

LUBIN (*à Angélique.*)

Ça n'est pas étonnant;
La nuit, on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce vous maintenant,
Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, c'est moi, mais, n'avons-nous rien à craindre?

ANGÉLIQUE.

Non, nous pouvons ici causer sans nous contraindre.

CLITANDRE.

Et votre mari?

ANGÉLIQUE.

Lui, je l'ai laissé là-haut,
Dormant comme une souche, et ronflant comme il faut.

CLITANDRE.

Cherchons donc un endroit pour nous asseoir.
(Clitandre, Angélique et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.)

LUBIN *(cherchant Claudine.)*

Mordine!
Je ne te trouve point, où diantre es-tu, Claudine?

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE et CLAUDINE (*assis au fond du théâtre*), G. DANDIN (*à moitié déshabillé*), LUBIN.

G. DANDIN *(à part.)*

Je regarde partout et ne l'aperçois pas.
De quel côté peut-elle avoir tourné ses pas?
Je suis certain, pourtant, de l'avoir entendue
Ouvrir tout doucement la porte de la rue.

LUBIN *(cherchant Claudine.)*

Claudine? (Prenant G. Dandin pour Claudine.) Ah! te voilà, morguenne!
Est-il bien attrapé? ma foi! le tour est bon, [ton patron
Tandis qu'il ronfle en paix, il ne se doute guères
Qu'un autre tient sa place, et chasse sur ses terres.
La drôle d'aventure! à coup sûr elle vaut
Les bons coups de bâton qu'il a reçus tantôt.
Cette fois, il en tient et tout du long de l'aune;
S'il rêve maintenant il doit rêver tout jaune.
Pourquoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux?
Hein! ne devrait-il pas se taire, et filer doux?

Là! dis-moi, conçois-tu quelle idée est la sienne,
De vouloir que sa femme à lui seul appartienne?
Mon maître la courtise, eh bien! le grand malheur!
L'impertinent! pour lui c'est encor trop d'honneur.
Tu ne dis mot, voyons, donne-moi ta menotte,
Donne, que je la presse et que je la baisotte;
Ah! que c'est succulent! jarnigoi! que c'est bon!
Il me semble manger du gigot de mouton.

(*A G. Dandin qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement.*)

Vertubleu! vous avez la menotte bien rude.

G. DANDIN.

Qu'est-là?

LUBIN.

Personne.

G. DANDIN.

Il fuit, mais j'ai la certitude
Que la coquine encor me trompe effrontément.
Allons, n'hésitons plus, profitons du moment,
Et pour avoir tout droit de me séparer d'elle,
Aux yeux de ses parens confondons l'infidèle.
Envoyons-les chercher. Holà! Colin! holà!

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE et CLITANDRE (*avec Claudine et Lubin, assis au fond du théâtre*), G. DANDIN, COLIN.

COLIN (*à la fenêtre.*)

Monsieur?

G. DANDIN.

Descends, allons, vite en bas.

COLIN (*sautant par la fentêre.*)

M'y voilà.
C'est descendre, je crois, on ne peut pas plus vite.

G. DANDIN.

Es-tu là?

COLIN.

Oui, Monsieur.
(*Pendant que G. Dandin cherche Colin du côté où il a entendu sa voix, celui-ci passe de l'autre côté et s'endort.*)

G. DANDIN (*se retournant du côté où il croit qu'est Colin.*)

Va t'en trouver de suite
Les parens de ma femme, et les prie instamment
De venir jusqu'ici me parler un moment.
S'ils trouvent, pour sortir, l'heure trop avancée,
Dis-leur bien qu'il s'agit d'une affaire pressée.
Hein! tu ne réponds rien, n'as-tu pas entendu?
Colin! Colin!

COLIN (*de l'autre côté en se réveillant.*)

Monsieur?

G. DANDIN.

Où diable donc es-tu?

COLIN.

Ici.

G. DANDIN.

Le drôle veut me faire damner l'âme.
(*Pendant que G. Dandin se retourne du côté où il croit que Colin est resté, celui-ci, à moitié endormi, passe de l'autre côté, et se rendort.*)
Va, te dis-je, trouver les parens de ma femme,
Et leur dis de ma part de venir jusqu'ici,
Que je les en conjure. Eh! Colin!

COLIN.

Me voici.

G. DANDIN.

Viens à moi.
(*Ils se rencontrent et tombent tous deux.*)
Juste ciel! je suis blessé, le traître!
Que la peste l'étouffe! où diantre peut-il être?
Viens çà que je t'assomme. Il se sauve, je croi.

COLIN.

Bien sûr.

G. DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, nenni, ma foi!

G. DANDIN.

Je te dis d'approcher.

COLIN.

Point, vous me voulez battre...

G. DANDIN (*à part.*)

Pour ne pas m'emporter je me retiens à quatre.
(*Haut.*) Voyons, viens ça, d'honneur je ne te ferai rien.

COLIN.

Bien vrai?

G. DANDIN.

Je te le jure. Allons, approche, bien.
Ah! comme de bon cœur... mais, tu m'es nécessaire :
De ma femme va-t'en trouver les père et mère;
Dis-leur que je les prie instamment de venir,
Que le fait dont j'aurais à les entretenir,
Est pour eux et pour moi d'une extrême importance,
Et le plutôt possible exige leur présence.
Dis-leur bien que demain il ne serait plus tems,
Qu'enfin la chose presse et que je les attends.
M'entends-tu maintenant?

COLIN.

Oui.

G. DANDIN.

Pars et reviens vite.

(Se croyant seul.)

Je vais donc, devant eux, démasquer l'hypocrite,
Et les rendre témoins de son manque de foi.
Mais, en les attendant, rentrons un peu chez moi,
Pour... Eh ! j'entends du bruit, c'est ma femme, sans doute ;
Elle parle à quelqu'un, il faut que je l'écoute.

(G. Dandin se range près de la porte de sa maison.)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, G. DANDIN.

ANGÉLIQUE (*à Clitandre.*)

Il faut rentrer, adieu.

CLITANDRE.

Encor quelques instans.

ANGÉLIQUE.

Nous nous entretenons depuis assez longtems.

CLITANDRE.

Que de choses, pourtant, il me reste à vous dire !
Et quand des jours entiers n'y pourraient pas suffire,
Madame, vous pensez qu'en aussi peu de tems,
J'ai pu vous exprimer tout ce que je ressens.

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, j'y ferai mon possible.

CLITANDRE.

Oui, mais vous concevez combien il m'est pénible
De vous voir interrompre un entretien si doux,
Pour aller de ce pas retrouver un époux.
Ah ! je ne puis songer, sans que mon cœur se serre
A ces droits odieux que l'hymen lui confère.

ANGÉLIQUE.

Seriez-vous faible assez pour vous inquiéter
De choses qui jamais ne sauraient exister,
Et pensez-vous qu'on ait la moindre sympathie
Pour de certains maris auxquels le sort nous lie :
On les prend ; eh ! mon Dieu ! parce qu'il le faut bien,
Que des parens, qui n'ont des yeux que pour le bien,
Dans leur intérêt seul, nous forcent à les prendre,
Et qu'on n'a même pas le droit de s'en défendre.

CLITANDRE.

D'un paysan, contrainte à recevoir la main !
Vous méritiez, Madame, un tout autre destin.

G. DANDIN.

Pauvres maris, voilà comme l'on vous arrange !

CLITANDRE.

Que votre mariage est une chose étrange !
Et combien l'homme auquel on a pu vous unir,
Méritait peu l'honneur de vous appartenir !

G. DANDIN.

Malheureux ! plût au ciel que tu l'eusses pour femme !
Tu chanterais bientôt une toute autre gamme.
Mais, c'est assez, rentrons, me voilà satisfait ;
Ses parens vont enfin la prendre sur le fait.
(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Madame, croyez-moi, le jour commence à luire,
Si de votre mari vous avez à médire,
Dépêchez vite.

CLITANDRE.

Eh quoi! déjà vous retirer!

ANGÉLIQUE.

Oui, Claudine a raison, il faut nous séparer.

CLITANDRE.

Je pars, mais, par pitié, donnez-moi l'assurance
Que vous partagerez quelque peu ma souffrance.

ANGÉLIQUE.

Soyez-en sûr.

LUBIN.

Claudine, approche donc un peu,
Morgué! que je te dise un petit mot d'adieu.

CLAUDINE.

Je le reçois de loin et te le rends de même.

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Allons, rentrons sans bruit.

CLAUDINE.

Ciel! quel malheur extrême!
La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

Ah! attends un moment.
J'ai le passe-partout.

CLAUDINE

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a mis les verroux, comment allons-nous faire?

CLAUDINE

Je ne vois qu'un moyen de nous tirer d'affaire;
Appelez le garçon.

ANGÉLIQUE.

Colin! Colin! Colin!

SCÈNE VIII.

G. DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

G. DANDIN *(à la fenêtre.)*

Colin! Colin! ah! ah! je vous y prends enfin.
Me direz-vous comment il se fait qu'à cette heure,
Vous vous trouviez encor hors de votre demeure?
Oui-dà! vous profitez du moment où je dors,
Pour faire à mon insçu vos fredaines dehors.
Bon, je suis enchanté de vous voir dans la rue.

ANGÉLIQUE.

C'est pour prendre le frais que j'étais descendue;
Quel grand mal, s'il vous plaît, trouvez-vous à ceci?

G. DANDIN.

Oui, pour prendre le frais l'instant est bien choisi,
C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine.
Vous n'êtes, je le sais, sortie à la sourdine
Que pour aller trouver le jeune galantin
Avec qui je vous ai surprise ce matin.
M'oseriez-vous bien dire encor que c'est un conte?
Peste! vous en disiez de belles sur mon compte.
Mais j'espère qu'enfin de votre trahison,
Vos parens, que j'attends, vont me faire raison.
Nous allons voir comment ils vont prendre la chose,
Et s'ils diront encor que je me plains sans cause;
De vos déréglemens je vais avoir, du moins,
La consolation de les rendre témoins,
Et je suis curieux de savoir quelle ruse
Vous allez employer pour trouver une excuse.

ANGÉLIQUE *(à part.)*

Ah ciel!

CLAUDINE.

Madame!

G. DANDIN.

Enfin, je vous prends sur le fait.
Vous ne dites plus rien: je conçois, en effet,
Qu'à ce coup vous étiez fort loin de vous attendre,
Et qu'ici ma présence a lieu de vous surprendre.
Dieu merci! maintenant je connais vos desseins,
Et je me vais, enfin, venger de vos dédains.
Pendant assez longtems, j'eus beau faire et beau dire,
De ce que je disais on ne faisait que rire;
Mais, jusqu'à ce moment, si, malgré mes efforts,
Vous avez fait sur moi retomber tous les torts,
J'espère qu'aujourd'hui, votre indigne conduite
Va recevoir enfin le prix qu'elle mérite.

ANGÉLIQUE.

Eh! laissez-moi rentrer.

G. DANDIN.

Non, non, pas de cela;
Je n'entends nullement de cette oreille-là.
J'ai mandé vos parens et jusqu'à leur venue,
Vous aurez la bonté de rester dans la rue :
Voyez, en attendant, si vous ne pouvez pas
Trouver quelque moyen de sortir d'embarras,
Et tâchez de donner, si la chose est possible,
A votre promenade une raison plausible.

ANGÉLIQUE.

Puisque vous savèz tout, je ne veux rien nier,
Et mon dessein n'est pas de me justifier.

G. DANDIN.

Pour vous justifier qu'auriez-vous à répondre?
J'en ai bien assez vu, je crois, pour vous confondre.

ANGÉLIQUE.

J'ai des torts, j'en conviens, de grands torts envers vous,
Et loin de les nier, je les confesse tous;
Mais, je vous l'avouerai, je crains mes père et mère
Et n'oserai jamais affronter leur colère;
Daignez me l'épargner, laissez-vous attendrir;
Ordonnez, s'il vous plaît, que l'on me vienne ouvrir.

G. DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Eh! je vous en conjure.

G. DANDIN.

Non, non, je ne veux pas perdre cette aventure.

ANGÉLIQUE.

Ah! laissez-moi rentrer.

G. DANDIN.

Je suis votre valet;
Vous attendrez ici vos parens, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets.....

G. DANDIN.

Je suis sourd.

ANGÉLIQUE.

Eh! de grâce!

G. DANDIN.

Non, non, vous dis-je, il faut que justice se fasse.

ANGÉLIQUE.

Mon cher petit mari, je jure, à l'avenir,
De ne plus vous causer le moindre déplaisir.

G. DANDIN.

Mon cher petit mari! peste! quel doux langage!
Vous n'en aviez jamais avec moi fait usage.
Oui, je suis à présent votre petit mari,
Parce que vous sentez que vous avez failli.

ANGÉLIQUE.

C'est vrai, je ne veux pas chercher à m'en défendre,
Mais, je vous prie, ayez la bonté de m'entendre.

G. DANDIN.

Eh bien! voyons, parlez.

ANGÉLIQUE.

Je suis de bonne foi,
Oui, vous avez sujet de vous plaindre de moi.
Je ne veux pas chercher, à l'aide d'une histoire,
Ou d'un adroit mensonge à vous en faire accroire.

Ainsi donc, je l'avoue en toute humilité,
Je viens d'un rendez-vous que j'avais accepté;
Mais enfin, à mon âge, et sans expérience,
On peut faire un faux pas, commettre une imprudence;
Ce sont de ces écarts que l'on doit pardonner
A ceux qui, par malheur, s'y laissent entraîner;
De ces actes auxquels une jeune personne,
Sans y voir aucun mal, quelquefois s'abandonne,
De ces choses au fond...

G. DANDIN.

De ces choses, enfin,
Qu'il faut pieusement croire sans examen.

ANGÉLIQUE.

Eh! croyez que je n'ai nullement la pensée
De vouloir excuser ma conduite passée;
Mais, lorsque de mes torts je conviens franchement,
Pourriez-vous m'en garder quelque ressentiment?
Daignez pour ma jeunesse avoir quelqu'indulgence,
Epargnez-moi, surtout, dans cette circonstance,
Des auteurs de mes jours les reproches fâcheux,
Et ne m'exposez pas à rougir devant eux.
Soyez sûr, qu'à jamais, cette condescendance
Sera pour vous un titre à ma reconnaissance :
Ce procédé touchant, cette extrême bonté
Vous seront les garans de ma fidélité,
Et feront plus pour vous que n'ont jamais pu faire
Les nœuds du mariage, et le pouvoir d'un père.
Si vous me pardonnez, je puis vous garantir
Que vous n'aurez jamais à vous en repentir :
Renonçant pour toujours à la coquetterie,
A vous seul, désormais, je consacre ma vie,
Et je vous aimerai d'un amour si parfait,
Que vous aurez tout lieu d'en être satisfait.

G. DANDIN.

Ah! serpent à la voix doucereuse et traîtresse,
Qui, pour mieux m'étrangler, me flatte et me caresse!

ANGÉLIQUE.

Laissez-vous dire.

G. DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Rien que cette faveur.

G. DANDIN.

Non, vous dis-je.

ANGÉLIQUE.

Eh! de grâce, un peu moins de rigueur,
A ma prière, hélas! veuillez être sensible.

G. DANDIN.

Non, non, non, je serai là-dessus inflexible.

ANGÉLIQUE.

Faut-il, à deux genoux, vous demander pardon?
Je suis prête à le faire.

G. DANDIN.

Encore une fois, non.
On fut trop jusqu'ici trompé sur votre compte,
Il faut qu'aux yeux de tous éclate votre honte.

ANGÉLIQUE.

Allons, je vois que rien ne peut vous émouvoir,
Et que vous me voulez réduire au désespoir.
Mais, ne l'oubliez pas, quand on nous exaspère,
Nous sommes, voyez-vous, capables de tout faire.

G. DANDIN.

Que ferez-vous?

ANGÉLIQUE.

Pour mettre un terme à mon malheur,
Du couteau que voici, je me perce le cœur.

G. DANDIN.

Ah ! ah ! le tour est bon.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien le dire,
Mais, croyez-moi, plus tard, vous pourriez n'en pas rire.
On connaît mes chagrins et nos dissentimens,
Et tout ce qu'avec vous j'éprouve de tourmens;
De votre dureté, victime infortunée,
On dira que par vous je fus assassinée.
Mes parens irrités viendront, n'en doutez pas,
Vous demander alors compte de mon trépas;
Et par tous les moyens qui sont en leur puissance,
Croyez qu'ils finiront par en tirer vengeance.
Voilà par quel côté je prétends vous punir
De l'affront, qu'aujourd'hui, vous me faites subir,
Et sachez qu'on a vu des femmes se détruire,
Pour mettre dans ce monde un terme à leur martyre,
Et perdre, en même tems, ceux dont la cruauté
Les force d'en venir à cette extrémité.

G. DANDIN.

Bon, bon, de se tuer on n'a plus la pensée,
Et, depuis bien longtems, la mode en est passée.

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous croyez ! Eh bien ! je puis vous assurer
Que si vous refusez de me laisser rentrer,
Je me tue à vos yeux.

G. DANDIN.

Vous n'oseriez le faire.

ANGÉLIQUE.

Non ? je vais, à l'instant, vous prouver le contraire.
(*Elle fait semblant de se tuer.*)
Ah ! c'en est fait de moi ! vous voilà satisfait !
Il ne me reste plus qu'à former un souhait :

Puisse le juste ciel, en qui je me confie,
Vous punir avant peu de votre barbarie!

G. DANDIN.

Se serait-elle bien donné la mort exprès
Pour que l'on m'en accuse et qu'on me pende après?
Descendons un peu voir.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

St. St. Claudine, alerte!
Profitons du moment où la porte est ouverte.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE (*entrant dans la maison au moment où G. Dandin en sort, et fermant la porte en dedans.*)

G. DANDIN *(une chandelle à la main.)*

Eh quoi! se pourrait-il que, par méchanceté,
Une femme en viendrait à cette extrémité?
(Seul, après avoir regardé partout.)
Oh! oh! je ne vois rien, où s'est-elle fourrée?
Non, plus personne, allons, elle s'est retirée;
Voyant qu'à ses sermens j'ajoutais peu de foi,
Et qu'elle n'avait rien à gagner avec moi,
Elle sera partie. Eh bien! j'en suis fort aise;
Ceci va rendre encor sa cause plus mauvaise.
(*Après avoir été à la porte de sa maison pour y rentrer.*)
La porte s'est fermée! oh! oh! quelqu'un, holà!
Qu'on m'ouvre promptement, vite, allons.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE (*à la fenêtre*), G. DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Qui va là?
Ah! c'est toi, bon pendard! d'où viens-tu, double traître?
Il est tems de rentrer quand le jour va paraître,
D'où peux-tu revenir à cette heure? est-ce ainsi
Que doit se comporter un honnête mari?

CLAUDINE.

Il est beau de passer une nuit tout entière
A boire, à s'ivrogner, à faire bonne chère,
Et de laisser ainsi toute seule au logis
Sa pauvre jeune femme en proie à mille ennuis!

G. DANDIN.

Comment! vous auriez bien...

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus tems de feindre,
De tes déportemens j'ai trop lieu de me plaindre;
Oui, j'en ai trop souffert pour n'en pas avertir
Ceux qui, n'en doute pas, t'en feront repentir.

G. DANDIN.

Eh quoi! vous oseriez pousser l'effronterie
Jusqu'à me soutenir...

SCÈNE XII.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE (*en déshabillé de nuit*), COLIN (*une lanterne à la main*), ANGÉLIQUE et CLAUDINE (*à la fenêtre*), G. DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Ah! venez, je vous prie,
Me venger d'un mari, dont la jalouse humeur

M'abreuve de chagrins, me navre de douleur;
Qui, du matin au soir, me brusque, me querelle,
Et dont le vin, d'ailleurs, a troublé la cervelle,
Au point qu'il ne sait plus ce qu'il dit, ce qu'il fait,
Et semble avoir perdu la tête tout-à-fait.
Après avoir passé toute sa nuit à boire,
Le voilà maintenant qui voudrait faire croire
Que, durant son sommeil, je l'ai quitté sans bruit :
Pour m'en aller dehors courir toute la nuit,
Le fait est-il croyable ?

G. DANDIN *(à part.)*

Ah! la méchante bête!

CLAUDINE.

Enfin, croiriez-vous bien qu'il s'est mis dans la tête,
Et soutient *mordicus*, contre toute raison,
Que nous étions dehors, et lui dans la maison?
A-t-on jamais poussé plus loin l'extravagance!

G. DANDIN.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Jusqu'ici j'ai pris mon mal en patience,
Croyant qu'il reviendrait à d'autres sentimens;
Mais on se lasse enfin de mauvais traitemens.
Oui, ce sont tous les jours de nouvelles tortures,
Et tout-à-l'heure encore, il m'accablait d'injures.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire ceci? corbleu! savez-vous bien
Que vous vous comportez comme un homme de rien?

CLAUDINE.

Peut-on traiter ainsi sa malheureuse femme!
Dieu vous en punira, c'est une chose infâme.

M.me DE SOTENVILLE.

Vous devriez mourir de honte et de regret.

G. DANDIN.

Eh ! laissez-moi vous dire un seul mot, s'il vous plaît.
(*A part.*) Je désespère.

ANGÉLIQUE.

Il va vous en conter de belles.

G. DANDIN.

Vous voyez bien que c'est un complot fait entr'elles.

CLAUDINE.

Il a tant bu de vin, qu'il faut, en vérité,
Pour durer près de lui, n'être pas dégoûté ;
Et son haleine en est tellement infectée,
Que même jusqu'ici l'odeur en est montée.

G. DANDIN.

Monsieur...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous.

G. DANDIN.

Eh ! de grâce, écoutez,
Un mot.

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, corbleu ! vous m'empestez.

G. DANDIN (*à M.me de Sotenville.*)

Madame...

M.me DE SOTENVILLE.

Pouah ! l'horreur !

G. DANDIN.

Souffrez que je vous donne...

M. DE SOTENVILLE.

Pouah donc ! parlez de loin, votre haleine empoisonne.

G. DANDIN.

Soit, si vous l'exigez. Je vous donne ma foi
Que je n'ai pas bougé tout le jour de chez moi,
Mais aurait-elle bien, elle, l'effronterie
De m'oser soutenir qu'elle n'est pas sortie?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! ne voilà pas ce que je vous ai dit!

CLAUDINE.

Il faut, en vérité, qu'il ait perdu l'esprit.
Là, je vous le demande, en bonne conscience,
Voyez-vous là-dedans la moindre vraisemblance?

G. DANDIN.

Mais cependant...

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous vous moquez de nous.

G. DANDIN.

Que la foudre m'écrase...

M. DE SOTENVILLE.

Ah! corbleu! taisez-vous.
Ma fille, descendez.

SCÈNE XIII.

M. DE SOTENVILLE, M.[me] DE SOTENVILLE,
COLIN, G. DANDIN.

G. DANDIN.

Je jure sur mon âme...

M. DE SOTENVILLE.

Vous allez demander pardon à votre femme.

G. DANDIN.

Pardon!

M. DE SOTENVILLE.

Oui, oui, pardon. Et sur le champ.

G. DANDIN.

Eh quoi!
Quand c'est-elle...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! vous répliquez, je croi,
Finissons, s'il vous plaît, cette plaisanterie;
Car, nous n'entendons pas que de nous on se rie.

G. DANDIN.

Ah ciel!

SCÈNE XIV.

M. DE SOTENVILLE, M.me DE SOTENVILLE,
ANGÉLIQUE, G. DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE.

Votre mari, ma fille, entend raison,
Et va de ses soupçons vous demander pardon.

ANGÉLIQUE.

Qui? moi, lui pardonner! non, non c'est impossible;
Souffrez que là-dessus je demeure inflexible.
Après tous les tourmens qu'il m'a fait endurer,
La seule chose à faire est de nous séparer.
Avec un tel mari, je ne saurais plus vivre,
Et de son joug il faut qu'enfin je me délivre.

M. DE SOTENVILLE.

Quelque fondé que soit votre ressentiment,
Gardez-vous bien d'agir trop précipitamment.

Ces séparations, quelle qu'en soit la cause,
Bien rarement ont lieu sans que le monde glose;
Les débats entre époux ont cela de fâcheux,
Qu'ils amènent toujours un éclat scandaleux.
Ainsi donc, croyez-moi, dans cette circonstance,
Ma fille, n'allez pas commettre d'imprudence,
Patientez encore, et montrez aujourd'hui
Que vous avez cent fois plus de raison que lui.

ANGÉLIQUE.

Patienter encore! après un tel outrage!

M. DE SOTENVILLE.

Oui, c'est, n'en doutez pas, le parti le plus sage.

ANGÉLIQUE.

Mon père, c'est à quoi je ne puis consentir.

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, je le veux, songez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Puisque vous le voulez, je me soumets, mon père;
Mais c'est uniquement pour ne pas vous déplaire.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

Sur moi vous avez tout pouvoir,
Il vous est cependant aisé de concevoir
Qu'il est dur de souffrir une pareille offense,
Et que, pour l'excuser, je me fais violence.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, approchez.

ANGÉLIQUE.

Croyez bien
Que ce que vous voulez ne servira de rien.
Je vais lui pardonner, mais, demain, j'en suis sûre,
J'essuierai de sa part quelque nouvelle injure!

M. DE SOTENVILLE.

Nous saurons y mettre ordre. (*A G. Dandin*). Allons, appro-
Et mettez-vous de suite à genoux. [chez-vous,

G. DANDIN.

A genoux!

M. DE SOTENVILLE.

Et sans tarder.

G. DANDIN *(à genoux, une chandelle à la main.)*

(*A part.*) Oh ciel! (*à M. de Sotenville*), que faut-il que je dise?

M. DE SOTENVILLE.

« Madame, j'ai commis une grande sottise.

G. DANDIN.

(Il répète et ajoute à part.)
Une grande, en effet, qui fut de t'épouser,

M. DE SOTENVILLE.

« Mais, si vous êtes bonne assez pour m'excuser,

G. DANDIN.

(Il répète.)

M. DE SOTENVILLE.

« Je vous jure aujourd'hui que j'emploierai ma vie,

G. DANDIN.

(Il répète.)

M. DE SOTENVILLE.

« A vous faire oublier mon étrange folie.

G. DANDIN.

(*Il répète.*)

M. DE SOTENVILLE.

C'est la dernière aussi que l'on vous passera.

M.me DE SOTENVILLE.

Oui, n'y revenez plus, ou l'on vous apprendra,
Jour de Dieu ! que manquer de respect à ma fille,
C'est en manquer encore à toute sa famille.

M. DE SOTENVILLE (*à G. Dandin.*)

Adieu, de cet avis faites votre profit.
(*A M.me de Sotenville.*)
Et quant à nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE XV.

G. DANDIN.

C'en est fait ! je le vois, le mal est sans remède,
J'appellerais en vain le ciel même à mon aide.
Quand on a, par malheur, épousé, comme moi,
Une femme perfide et méchante et sans foi,
Le plus sage parti qu'un homme puisse prendre,
C'est d'aller à l'instant se noyer ou se pendre.

FIN.


3 2044 051 088 565

